

1er février 1944

## CARRIERES

Conférence de M. Michel Chiha

Je m'excuse de vous mêler, un instant, à mes occupations personnelles ; je suis de profession un homme de finance. Cela se dit, vous le savez, de ceux qui font des affaires d'argent d'un certain volume ou qui manient les revenus de l'Etat. Le préjugé contemporain est peu favorable aux financiers de la première catégorie.

Des défaillances et des excès facilités par un affaissement des mœurs et politiques sociales, ont fait tort à une carrière amie, cependant, des idées générales, des sciences et des arts disposent souvent de la puissance créatrice.

J'aurais pu, sans contradiction, vous expliquer ce soir, « pourquoi je ne suis pas devenu banquier » ; car, tout en l'étant, et je suis loin de m'en plaindre, je ne crois pas l'être devenu ; il ne dépend pas toujours de soi de choisir sa carrière. Nous continuons souvent les tâches de ceux qui nous ont précédé ; et à ceux-là, nous devons d'avoir au prix de leur labeur, évité de nous heurter aux hésitations, aux incertitudes, aux risques du départ.

Puisque la série de leçons, que nous épuisons ce soir, s'apparente par définition, autant aux confidences qu'aux conférences, j'aurais pu, dis-je, sans aller trop loin dans le paradoxe et sans vous surprendre trop, vous confier, « pourquoi je ne suis pas devenu banquier ». Mais je n'en ferai rien. Ces choses là n'ont pas plus d'intérêt que d'essayer d'expliquer pourquoi on n'aime pas la cuisine grasse ou les épices. Avant de vous parler, cependant, de l'effort qu'impose à chacun la condition humaine, des carrières possibles qui s'ouvrent devant les jeunes gens d'aujourd'hui, avant de vous parler de l'orientation individuelle du travail humain, je me propose de vous faire de l'homme de finance un petit tableau selon mon cœur. Et d'abord, il n'y a aucune illusion à se faire : dans tout le Proche-Orient et particulièrement dans notre Liban où les prospecteurs savent pourtant aller à la conquête de l'or, jusqu'au bout du monde, il n'existe pas, dans le domaine de la banque et de la finance, quelque chose qui se mesure même de loin aux puissances d'argent de l'Occident et du Nouveau-Monde. Les noms qu'on gonfle ici seraient très modestes sous d'autres cieux. Il n'y a rien de commun entre les « cinq messieurs de Francfort », par exemple, (ils ont d'ailleurs été largement dépassés depuis le début de ce siècle) et les bonnes gens d'ici et du voisinage qu'on fait passer quelques fois pour des nababs à cause de leur enseigne. Ce pays enflé tout, et pour son bien, il n'est pas mauvais de temps en temps de contribuer à le désenfler un peu. Il est vrai, qu'en contrepartie, il a ce terrible pouvoir de démonétiser brutalement, à force de leur manquer de respect, toutes les valeurs conventionnelles.

Je ne ferai aucune confusion avec les entreprises financières anonymes, d'un fonctionnement assez morne, qui ressemblent de plus en plus aux services publics et dont le premier défaut, comme tout ce qui est anonyme (jusque et y compris l'Etat contemporain) est de manquer d'âme.

Je m'intéresse, pour un moment, au banquier et plus généralement à l'homme de finance, parce que cette sorte d'homme a construit des galeries d'art et des empires. Et même lorsqu'à de tels hommes il est arrivé malheur, leurs édifices, comme les palais des rois, après la fin des monarchies sont restés debout.

Les manieurs d'argent qui vivifient en le dispersant le métal (ou les signes monétaires) que l'avare thésaurise, font circuler, à travers les continents et les mers, les marchandises, les idées et les rêves. Dans une certaine mesure, ils ont modelé, depuis de longs siècles, le visage du monde. Notre temps qui déforme tout est enclin à confondre ces seigneurs avec des aventuriers sans gloire. L'avenir établira dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, qu'une telle injure atteint en réalité l'intelligence, la beauté et la civilisation.

Un banquier, un homme de finance, ce n'est pas nécessairement Crésus ; ce peut être seulement un technicien de l'argent. On peut très bien faire de la banque et y réussir sans rouler soi-même sur l'or et sans se laisser posséder par Mammon. Cette carrière a ceci pour elle qu'elle prend comme point de départ dans un acte de foi de la foule ; le banquier est un homme qui par définition, appelle la « créance ». C'est un homme en qui l'on croit. Et c'est au banquier que l'épargne publique se confie. La banque suppose donc d'abord la confiance, et mériter la confiance de façon aussi positive c'est posséder quand même quelques vertus. Ce qu'on vous demande seulement c'est de ne pas confondre la banque conçue comme une école d'équilibre de probité intransigeante et d'utilisation de forces, avec les pratiques odieuses de l'agioteur et de l'usurier. En France, au siècle dernier, pour ne pas remonter plus haut, des banquiers ont été de grands serviteurs de l'Etat. Lafitte et Casimir-Périer étaient hommes de finance l'un et l'autre. Ils ont laissé un beau nom dans l'histoire et bien d'autres seraient à citer dans les pays les plus divers. Ce métier n'est devenu parfois ce qu'il est devenu qu'aux mains d'hommes sans nationalité déterminée et sans racines dans les pays où ils développaient leurs entreprises. Contre l'argent nomade, ennemi de la terre et de la tradition et de tout ce qui représente l'immobilité et la durée, il faudra toujours se prémunir et se défendre. Davantage encore contre les ressources amassées pour déloger des populations entières de leurs foyers et prendre leur place. Il est incontestable je crois que les méthodes d'Israël n'ont pas contribué à montrer sous un jour aimable les gens de finance. Il y a toujours eu chez les juifs des carrières d'argent tout à fait étonnantes, mais aussi des techniques et des procédés que d'autres morales discutent. Au service de l'argent l'art et la souplesse d'Israël sont incomparables et sa patience est infinie. Ce n'est pas le cas de toute l'humanité.

Le contraste entre des aspects aussi différents des hommes de finance ne fait, il me semble, aucun tort à une carrière qui est la mienne et que je crois fort belle, à condition simplement de la remplir avec le souci permanent de l'honneur, du bien public, et des obligations du citoyen envers la cité.

Me voilà quitte, je pense, avec le métier principal que je fais. Je le serai davantage en ajoutant qu'il y a dans la banque, à charge d'élargir ses horizons, toute sorte de possibilités et d'occupations voisines et complémentaires qui ne sont pas sans noblesse, toute une variété de sciences économiques, politiques, sociales, qui conduisent pour peu qu'on honore les idées générales et qu'on veuille se faire une philosophie personnelle du monde, jusqu'aux joies intellectuelles dont l'aboutissement est art et poésie.

\* \* \*

Une carrière, c'est au fond, toute la vie d'un homme ; c'est la direction définitive que l'on donne à son existence comme on se donne à une mystique. Dans la variété incroyable des choses créées qui toutes supposent l'homme en mouvement, c'est le choix ou l'acceptation d'une destinée.

Deux milliards d'êtres humains vivent sur cette terre. Ils se partagent les tâches qui font les civilisations. La grande loi des origines se fait de plus en plus impérieuse : tu gagneras ton pain... Les régimes sociaux les plus modernes, si soucieux de prévoyance, abandonnent et brutalisent l'homme qui refuse le travail. A peine lui laissent-ils le choix, un choix limité par des contraintes

diverses. Mais, une carrière préférée à une autre, une carrière librement élue, c'est exactement une forme de l'amour. Je fais ce métier parce qu'il me plaît ; je suis potier ou luthier parce que j'aime la céramique ou la musique ; je suis horticulteur ou fleuriste parce que j'aime les jardins et les fleurs.

Peu d'hommes, cependant, font ce qu'ils voudraient ou ce qu'ils pourraient faire. Le destin pèse sur nous sous des formes parfois si naturelles et si simples que nous ne les devinons pas. Mais le destin ce n'est pas nécessairement le hasard, le caprice et la fantaisie. Les lieux géographiques où l'on vit, la chaleur et le froid, la nature rude ou clémente, opulente ou désertique, le régime politique ou social que l'on se donne ou que l'on subit, tout cela suscite ou contrarie des carrières. Faut-il, par exemple, un pays maritime pour rendre possibles les carrières de la mer ?

Quoiqu'il en soit, le travail de l'homme, ce travail qui après les travaux divins de la Genèse, est devenu l'élément décisif du « devenir » humain, se présente sous ses images innombrables comme une création renouvelée, comme une participation au drame éternel dont nous sommes les acteurs, comme une suite normale que la créature a l'obligation de donner à l'initiative du Créateur. Chacun de nous est un personnage de la pièce, installé dans son rôle pour la vie, se démenant et gesticulant à sa manière ; chacun de nous est l'homme prisonnier de sa carrière.

Parler de carrières, c'est donc s'intéresser à quelque chose de profond et d'émouvant, j'allais dire de sacré, qu'accompagnent le charme, la force et l'originalité de cette inclination de chaque homme vers telle activité plutôt que vers telle autre, et qui prend quelque fois une allure irrésistible.

On vous a parlé, ici même, de quelques carrières parmi les plus attachantes. Les hommes éminents qui l'ont fait, ont laissé l'impression d'avoir eu le bonheur de choisir ce qu'ils désiraient, et de ne traîner derrière eux aucun regret sérieux. C'est la démonstration d'une vocation satisfaite, en tenant compte de la relativité extrême du bonheur. En fait, toutes les carrières ont leur grandeur et jusqu'aux plus humbles ; toutes ont leur joie, à condition que l'homme y incorpore sa liberté et son plaisir. Les musées sont remplis de chefs-d'œuvre faits par des inconnus qui y ont mis leur âme et qui faisaient simplement le travail pour lequel ils se sentaient un don. C'étaient des artisans, quelque fois obscurs, qui travaillaient avec amour, leur travail appelait l'inspiration, il était libre.

Qu'il s'agisse de n'importe quelle carrière, si aucune violence n'en a fait une nécessité et un joug, c'est donc que le libre arbitre, le libre penchant de l'homme a été respecté. C'est la condition du développement normal d'une civilisation digne de ce nom, c'est la condition de la naissance des lettres, des sciences et des arts.

J'ai fait le projet, un peu téméraire, de vous parler rapidement des carrières, de vous en parler à mon gré, dans l'absolu, dans le temps, dans l'espace ; enfin chez nous, ici, au Liban, avec ce que notre pays entretient dans ce domaine de fermentation, d'illusions et d'espairs, d'ambitions et de rêves. Je ne prétends à aucune érudition, je ne possède aucune documentation particulière, et si vous attendiez de moi, après ce que je viens d'annoncer, une sorte d'histoire des carrières, si brève fut-elle, vous seriez désabusés.

Il ne s'agit nullement de faire défiler devant vous, en reprenant un titre fatigué « Les carrières à travers les âges » : Je ne ferai pas mon affaire et je ne vous ferai pas l'offense de cette forme arbitraire et naïve de la vulgarisation.

Je crois seulement, qu'au prix de quelque réflexion, on peut jeter un peu de lumière sur cette matière si fugitive et si vivante dont l'objet est chaque homme, chacun de nous et l'humanité toute entière.

Nous parlons couramment des carrières comme si toutes avaient toujours existé, comme si elles s'offraient indifféremment au choix des individus, comme si ces carrières prétendument cataloguées comme les costumes d'un théâtre avaient un caractère intrinsèque de noblesse ou de roture, et qu'en adoptant l'une ou l'autre, on manifestait plus ou moins d'élévation de l'âme.

En fait il en est autrement. Et d'abord en ce monde, on fait beaucoup plus ce qu'on peut que ce qu'on veut et qu'on aime. Comme ces voyageurs « qui partent pour partir », on s'embarque sans toujours savoir où l'on va. Toute sorte de circonstances et d'imprévus interviennent pour ou contre nous.

Il devrait être possible cependant de dégager une « loi des carrières » qui expliquerait pourquoi, dans telle région, dans tel pays, les hommes sont allés habituellement à telles carrières plutôt qu'à d'autres. Dans les Etats organisés, il y a des statistiques, des chiffres précis qui éclairent le débat, qui permettent de tirer des nombres une démonstration et qui, comparés à d'autres, permettent ou permettraient d'énoncer une loi.

Comme les édifices et comme les hommes, il y a des carrières qui naissent et d'autres qui meurent. Il y en a dont il faut limiter l'exercice et d'autres qu'il faut encourager pour maintenir la cité. Tout le monde ne peut pas être athlète ou danseur, écrivain public ou huissier. Et on ne pourrait pas permettre à un pays indépendant, appelé à défendre ses frontières, de n'avoir plus que des marchands et de s'exposer à périr, comme Carthage, pour avoir confié à des mercenaires, son destin.

Les carrières sont nées avec l'humanité. Les animaux, eux, ont une sorte de prédestination ; les bœufs au labour, le chameau voyageur, le cheval de trait, le chien de berger, l'abeille, le rossignol chanteur, n'ont pas une activité interchangeable ; il y a, il est vrai, les animaux de cirque et les puces savantes auxquels on fait faire des métiers inattendus ; avec votre permission nous n'appellerons pas cela une carrière, mais, c'est une merveille d'observer les animaux renouvelant leurs gestes et leurs exploits. Plus d'une profession de l'homme a d'ailleurs des animaux pour objet, car, à l'homme tout est soumis.

Les carrières sont nées avec l'homme. Lentement, elles se sont imposées comme un désir et comme un besoin.

Bien entendu, il n'était pas question pour les premiers hommes d'être avocats ou médecins, homéopathes ou allopathes. On devait alors n'attacher qu'une importance relative aux règles de la procédure et aux droits sacrés de la défense ; et il fallut, sans doute, quelque temps pour découvrir dans les laboratoires de l'époque, la vertu des herbes astringentes ou purgatives. Les premières doses ont dû être massives et mortelles, en attendant le bienfait des infinitésimales.

Mais, nous imaginons très bien à l'origine, le chasseur de métier, en pleine action, pour le compte de la famille et de la tribu, et qui offrait aux expertes matrones préposées à l'industrie du vêtement des peaux somptueuses contre les avantages bourgeois de la table d'hôte. Ensuite, le pasteur, au sens du berger, et avec lui le laitier et la laitière faisant, déjà comme il convient, des projets aimables et des châteaux en Espagne ; et, un peu plus tard, l'agriculteur fixé au sol, labourant et semant, pour récolter et pour faire du troc.

Ce n'est que longtemps après que l'utilité du pédagogue et du grammairien s'est fait sentir ; en attendant l'avènement du philosophe. La coquetterie des femmes a suscité les premiers fabricants de colifichets et de produits de beauté, tandis qu'un goût inné pour l'art faisait reproduire en traits saisissants et en vives couleurs, sur les parois des grottes de la préhistoire les mouvements puissants et gracieux des animaux de ce temps-là.

Là-dessus le maçon s'est proposé pour construire la demeure et l'architecte après lui. Parallèlement, avec la barque, le navigateur a surgi, et le cocher avec la roue, c'est –à-dire aussi, en puissance, le transatlantique et l'automobile. Ainsi se sont multipliées les carrières. Il n'y avait pas d'électricien avant l'électricité, ni de chauffeur de locomotive avant la marmite de Palin ; Et il faudrait faire un bon vertigineux à la façon de Rimbaud des « Illuminations » pour arriver, d'un coup, en partant du déluge, au « piano établi dans « les alpes », et à l'assureur contre les « risques maritimes » et contre les accidents de travail.

Si le tableau que je vous fais vous paraît un peu bouffon, mettez sa cadence accélérée au compte de la synthèse. Il m'importait d'attirer votre attention sur le fait qu'il y a chaque jour de nouvelles carrières qui se proposent à l'imagination de l'homme, tandis que d'autres s'éteignent. Le cocher de fiacre que cette guerre a ressuscité n'a certainement aucun devenir. Les chemins de fer et leur personnel vont vieillissant et il est fort douteux qu'il en subsiste dans un siècle ou deux. Ces petits métiers d'autrefois n'ont plus de représentants. La belle faïence, les armes damasquinées, Damas ne les connaît plus. Et les artistes admirables qui dans nos villes côtières tiraient, il y a mille et quinze cent ans, du marbre, de l'ivoire, de l'albâtre, des pierres rares, ou qui faisaient avec les métaux précieux tant d'objets ravissants, que sont-ils devenus ? Tout a péri jusqu'à l'art du potier, redevenu si primitif et si grossier.

Autrefois le conflit n'était pas très aigu entre les métiers manuels et les carrières libérales. On faisait volontiers l'un et l'autre. Les grands intellectuels de l'antiquité n'étaient pas maladroits de leurs mains et les poètes savaient cultiver la terre. Saint Paul tissait des tentes et en livrait à la vente pendant qu'il écrivait aux Corinthiens, et seize siècles plus tard, Spinoza polissait des verres pour les microscopes en méditant l'éthique.

Que les temps sont changés ! Sous prétexte de progrès, on fait chaque jour plus profond le fossé qui sépare l'activité du cerveau de celle des mains. Tandis qu'il faudrait au contraire harmoniser ces forces, donner au peuple le goût de ce qui s'écrit, et aux magistrats comme aux avocats par exemple celui des travaux des champs, pour l'honneur même de leur profession.

Pendant deux mille ans ou presque, et singulièrement tout le long du Moyen Age, le moine, le religieux a connu cet équilibre. Dans les monastères, on cultivait à la fois Aristote et les choux. On était calligraphe en même temps que forgeron ou charpentier. On sauvait les chefs-d'œuvre de l'antiquité en se livrant aux occupations les plus humbles ; on rendait Saint-Thomas, la peinture et le chant compatibles avec la vie rustique.

Parmi les carrières, celle du prêtre est née des enseignements de la métaphysique et de la foi. Rien dans le domaine du spirituel ne pouvait se comparer à l'appel du Christianisme aux Gentils, au recrutement sacerdotal et religieux parmi tous les peuples de la terre. Pourrait-on dire le nombre des gens qui furent d'Eglise durant tant de siècles ? Il dépasse probablement tout ce qu'on imagine. Autrefois plus qu'aujourd'hui les ordres mineurs multipliaient les clercs. On ne peut certes pas dire de la carrière ecclésiastique qu'elle a déclinée. Visiblement quoique inégalement elle s'est élevée au contraire et sans doute purifiée. Jamais elle n'a bénéficié de plus de respect ; jamais elle n'a mieux représenté une élite. Cette opinion ne vaut pas au même degré pour tous les clercs, pour tout l'univers.

On peut soutenir en se fondant sur le raisonnement que la variété des carrières fut moins grande en accidents après la chute de l'Empire Romain et la domination des Barbares qu'à l'apogée de l'Empire ; on peut soutenir qu'un phénomène identique se produisit en Orient, après la prise de

Constantinople. De même, il paraît clair, qu'après un Moyen-âge magnifique en bien des choses, mais pauvre en carrières, la Renaissance fut, sur ce plan, une résurrection et même un éblouissement. La découverte de l'Amérique est du point de vue des carrières un événement qui a ruiné le monde. Depuis les temps modernes, les carrières se multiplient on peut dire à l'infini. Toutes les découvertes sont à l'origine de nouveaux travaux pour l'homme ; toutes les sciences, tous les arts, toutes les nouveautés représentent des aspects originaux du travail humain, des carrières totalement ou partiellement neuves. Supprimez le cinéma, l'automobile, la radio, l'avion, et voyez le chômage et la ruine que vous provoquerez ; comptez les gens qui n'auraient plus de carrières si ces merveilles récentes étaient par quelque prodige abolies ? Ainsi les carrières sont une chose mouvante. Tout le passé les montre sous ce jour, et rien n'honore l'homme autant que de savoir s'adapter à elles, c'est-à-dire à l'évolution de tout et à la vie. Cela suppose évidemment un effort ; mais, cet effort les peuples qui n'ont pas su le faire ont périclité.

Nous pouvons maintenant considérer les carrières de ce temps, de notre temps, non sur le plan libanais, nous n'y sommes pas encore, mais sur le plan universel. C'est à la fois très ambitieux et très utile ; il y a des explications qu'on ne peut donner, voyez-vous, qu'en allant au bout d'un raisonnement, c'est-à-dire au bout du monde. Pour cette matière comme pour tant d'autres, il faut consulter la carte. Quand on s'occupe des hommes et de ce qu'ils font, rien ne vaut une mappemonde. Les hommes éloignés de leur demeure terrestre paraîtraient des étrangers.

Donc, en regardant et en réfléchissant un peu, on a la surprise de constater qu'entre les climats, les civilisations et la diversité des entreprises et des carrières il y a un lien étroit. De même qu'au-dessous du 40<sup>ème</sup> degré de latitude Nord, se trouvent toutes les terres colonisées ou protégées avec leurs chaleurs et leur somnolence, au-dessus du 40<sup>ème</sup> degré se trouvent les civilisations les plus actives et les carrières les plus neuves. Si on en faisait l'inventaire (et ce n'est pas ce soir qu'il sera fait), on s'apercevrait que pour 5 ou 6 carrières en Occident, il y a peut-être une seule chez nous, et beaucoup moins qu'une autour de nous.

Dans le domaine de la mécanique, qui prend des proportions envahissantes, l'invention est au Nord, la découverte est au nord. Pour s'en persuader on n'a pas besoin de statistiques. Un coup d'œil sur la carte le montre jusqu'à l'évidence. Les maîtres de la science, les seigneurs de l'industrie, les rois de la métallurgie, des matières premières, des carburants, des transports maritimes et aériens, les peuples dont on dit aujourd'hui qu'ils sont les « grands » et c'est aussi le cas de l'Allemagne d'hier, tous ont leur principal établissement, le siège de leur puissance au-dessus du 40<sup>ème</sup> degré de latitude nord.

Tout au plus pourrait-on descendre autour de 35 degré par générosité et condescendance, pour incorporer quelques exceptions à la règle, pour dégager quelques îlots avantagés par la nature.

Au-dessous, les carrières se raréfient, se simplifient ; elles ne veulent plus des nuances et des subtilités ; elles se diluent et se perdent. Au-dessous, malgré certains efforts méritoires pour diriger quelques jeunes gens vers les professions et les spécialisations des pays du nord, dont on dit aussi qu'ils sont du point de vue du climat des régions tempérées ou de climat continental modéré, on ne retrouve que le passé, ses routines et ses prédilections.

Sans doute, autour de la Méditerranée, les lettres et les arts continuent de fleurir sous les colonnes et les portiques, dans les bois sacrés, sous l'arbre de Minerve, parmi les cyprès et les lauriers-roses, mais on n'y trouve, même à des lieues de la mer aucun haut-fourneau ; autour de la Méditerranée, il y a des merveilles d'intelligence, de poésie, et de dialectique, mais peu de laboratoires.

Autour de la Méditerranée, en supprimant les machines, vous ramèneriez à peu près tout au temps de Platon, ou peut-être à celui de Monique et d'Augustin.

Ainsi, la multiplication des carrières est un phénomène du nord, le résultat d'une création inlassable et d'un développement extraordinaire des besoins. Cette turbulence technique, cette merveilleuse et monstrueuse floraison appelle, sans cesse, un enseignement nouveau et des professions nouvelles.

Pendant ce temps, le prêtre, le magistrat, le médecin, l'avocat, le soldat, ces piliers de la cité essayent de suivre le courant, de s'adapter, d'ajouter à la doctrine et la jurisprudence, demain tenir les droits de Dieu, de la loi, de la charité, de la justice, de la nature enfin, dans l'infinie complication des usines et des systèmes.

Quant au soldat, il considère avec effarement l'appareil guerrier contemporain, les forteresses mobiles, volantes, rampantes, marines et sous-marines, les armes qui sont du ressort de l'ingénieur et de l'électricien, et l'usage des canons plus délicats à manier que des télescopes.

A l'intérieur d'une armée moderne, armée de terre, de l'air et de la mer, il y a peut-être aujourd'hui deux cent professions distinctes, des hommes de deux cent carrières différentes et davantage. Combien y en avait-il du temps du Premier Consul et de l'empereur ?

Constatons, si vous le voulez bien, au point où nous sommes que les pays qui font ou qui utilisent le plus de machines sont ceux qui ont le plus de variété dans les carrières. Chaque machine, comme une divinité, a toute une gamme de serviteurs.

De la production à la réparation, en passant par tous les intermédiaires, certaines machines procurent assez de travail pour donner naissance à toute une série de corporations.

Telle est, quant aux carrières, l'Europe moyenne et septentrionale du temps de paix. Tels sont, à une échelle plus considérable, les pays de même latitude du Nouveau-Monde. En face de cela, où en sont les autres pays ? La vieille Asie et le reste ?

Nous entrons délibérément, dans les terres chaudes. Il y a les chaleurs tempérées, celles que nous connaissons par nous-mêmes, et auxquelles nous échappons en escaladant la montagne, mais, il y a aussi l'équateur et les tropiques. Il y a un milliard d'hommes et plus dont les besoins se réduisent dans la mesure où il fait chaud, où il faut moins de vêtements, moins de calories, moins de machines, moins de législations, moins d'administration, moins de contrats, moins de litiges et moins d'affaires. Autant d'acquis pour la rêverie, pour le fatalisme, pour la paresse et pour le sommeil ; autant de pris sur les carrières ! Ne faut-il pas quand même que nous prenions conscience de la nature des choses ?

Un conflit de philosophie a sa répercussion sur le développement des professions de l'homme. Il y a d'une part l'action, inlassable, créant sans cesse, dérochant le feu du ciel, et d'autre part, l'immobilité, le détachement, la béatitude du Nirvana, Bouddha impassible.

Est-il concevable que l'Asie puisse posséder normalement toutes les carrières de l'Occident ? Dès le seuil de l'Asie où nous sommes, nous sommes bien obligés de constater que non, que ce n'est pas possible. Avec autant d'exceptions qu'on voudra, la règle restera celle de la nature. Manifestement, tous les hommes ne sont pas faits pour exercer les mêmes professions. Il en est auxquels une lenteur toute poétique est indispensable et qui ne s'inquiètent pas du temps perdu ; il en est qui incorporent, nécessairement, à leur respiration et à leur travail le chant et le rêve, tandis que l'Occident

implacable mesure l'activité de l'homme, le chronomètre à la main, dans l'exactitude et dans la fièvre, comptant les minutes et les secondes journées de huit heures ! semaines de quarante heures ! loisirs âprement débattus et contrôlés, est ce que cela vaut pour l'Asie, pour tout un monde dormant, qui se souvient que la vie est courte et qu'inévitable est la mort ?

Travaillons, dit l'Occident, travaillons ; il faut que le temps soit rempli, que l'usine rende, que l'homme libre ne soit un esclave que pendant un nombre déterminé d'heures et de journées.

A quoi bon dit l'Asie, à quoi bon ? La liberté a d'autres définitions. Tous ces ingénieurs déchaînés, ces contremaîtres, ces ouvriers, ce bruit infernal de moteur et de forge, toute cette variété de machine et de machinistes, cette folle agitation, tous ces progrès et tous ces besoins, ce confort et cette servitude, ces cocktails savants qui n'apportent aucune ivresse, à quoi servent-ils ?...qu'ont-ils de commun avec le bonheur ?

Le débat est de chaque instant. Pendant que l'Occident, assez inconséquent d'ailleurs, ne pense qu'à la vie, l'Orient refuse d'ignorer la fatalité et la mort. Dix ans d'études et de préparation pour telle carrière ! L'Asie est incapable de supporter cela ; autant aller au plus simple, à ce qui rend le plus vite, même si c'est un travail obscur. Et c'est souvent parce qu'elle se sent incapable de suivre le train et qu'elle ne veut pas être écrasée, que l'Asie se révolte. Elle se rend compte que la disproportion s'accroît, que le fossé devient chaque jour plus profond.

Prenez l'Inde, Gandhi et sa chèvre, et voyez à quoi cela ramène les carrières. Le geste de Gandhi c'est la condamnation tacite de toutes les découvertes, de tous les progrès ; c'est la suppression des trois quarts, au moins, des professions de l'homme. Au fond de la résistance passive des pays chauds, il y a, avec une manifestation d'impuissance, une sorte de désespoir avoué ou inavoué. Comment l'écart, l'abîme même qui sépare l'Ancien Monde du Nouveau pourrait-il être comblé ? C'est sans doute la question que beaucoup d'Asiatiques nationalistes se posent.

Nous considérerons le Japon comme à peu près étranger à notre discours. La latitude du Japon l'exclut de nos développements. On peut penser du Japon ce qu'on voudra, on est bien obligé de convenir que sur le plan de l'adaptation il a réussi quelque chose d'extraordinaire. Mais le Japon est un pays insulaire et montagneux, et ce n'est pas un pays particulièrement chaud. Sa métamorphose en un temps aussi court atteste dans ce pays-là une activité prodigieuse. Les Japonais ont pris à l'Occident à peu près toutes ses carrières, Ce sont, vous le savez, des imitateurs étonnants. Mais, dès qu'on quitte le Japon, dès que l'Asie continentale, à partir de la Chine, s'alanguit, dans l'humidité tropicale des grands fleuves, alors tout change et l'on pénètre, d'un coup, dans l'empire de l'exégèse improductive de la procédure et de la passivité.

Mais, nous qui parlons ici, de carrières, au milieu de cette controverse sans fin, regardant d'un côté et de l'autre, considérant ce qu'on enseigne à Harvard et ce qu'on enseigne à Téhéran, l'industrie américaine et l'industrie afghane, les laboratoires de la Russie soviétique et ceux du Yémen et de la Transjordanie, mais sans doute aussi l'antique sagesse de l'Orient et l'agitation du Nouveau-Monde, nous sommes fondés à nous demander ce que nous sommes et ce que nous faisons.

On ne peut pas en dire autant des médecins qui, s'ils ne se laissent pas distancer par leurs confrères de certains pays voisins disposeront toujours d'une vaste clientèle ; mais, leur nombre est tel qu'on en voit beaucoup qui, faute de mieux, sollicitent de médiocres situations d'appoint.

Et puis, tout le monde ne peut pas être magistrat ; c'est un fait, cependant, que tout le monde veut être diplomate. Voilà, entre parenthèses, une carrière que nous devons à l'indépendance. C'est

encore vrai de la carrière militaire. Vous constaterez par là que le régime politique auquel on obéit, favorise ou défavorise, suivant le cas, un certain nombre de carrières. En réalité il n'y a pas d'épanouissement véritable des carrières que dans l'indépendance. En dehors de l'indépendance, par la force des choses, tout se limite au second plan.

Il nous faut constater, enfin, que nous avons beaucoup de fonctionnaires et beaucoup plus encore de marchands.

Nous nous occuperons d'eux tout à l'heure.

Géographiquement, le Liban est un pays montagneux et maritime entre le 33<sup>ème</sup> et le 35<sup>ème</sup> degré de latitude nord, développant 250 kilomètres de côtes sur une profondeur de 40 ou 50 kilomètres seulement. La montagne et la mer réunies, l'avantage du climat des régions tempérées et de la navigation facile, le fait de nous trouver sur des routes universelles, nous ont servi physiquement et intellectuellement et nous ont mis dans le mouvement des civilisations en marche. Tout compte fait, on nous reconnaît bons (une large moyenne tout au moins) pour toutes les professions. Nous sommes une exception, sans équivalent apparent dans l'Asie méridionale, une de ces exceptions qui confirment la règle. Même le spirituel, s'est fait, ici, une place d'élection. Toutes choses égales, l'Eglise n'a, nulle part au monde, autant de dignitaires, un clergé plus abondant, du séminariste au Prince de l'Eglise, en passant par tous les degrés, de la révérence, de l'excellence et de la béatitude, nous possédons en plusieurs séries la hiérarchie entière.

Pays étonnant en vérité sur le plan des carrières...

Mais, même dans le domaine du spirituel c'est toujours, vous le voyez, la clientèle restreinte, le petit nombre. Je connais quelqu'un qui pense depuis longtemps que nous sommes un pays de généraux sans troupes. Je crois maintenant cette opinion excessive mais l'image est saisissante. Nous nous trouvons bloqués dans toutes les carrières, y compris celle du fonctionnaire et marchand, parce que pour les services que nous offrons nous ne disposons pas du nombre. Nous sommes capables d'avoir les carrières d'un très grand pays, mais nous ne pouvons sortir des dimensions du nôtre. C'est pourquoi il convenait d'expliquer par la géographie un des éléments constitutifs de notre histoire politique et sociale. Et, s'il nous arrive de réussir à l'étranger, mieux que chez nous, parce que (cela a été dit pour nous), nul n'est prophète en son pays, mais aussi, sans doute, parce qu'à l'étranger, le champ est vaste et la compétition moins âpre.

Nous ne pouvons pas continuer à avoir autant d'intellectuels en chômage, de fonctionnaires sans fonctions, de marchands sans clientèle. C'est un grave problème et qu'il faudra bien résoudre, d'autant plus qu'entre le temps de guerre et le temps de paix, il y a tout le chemin d'une crise profonde. Par contre nous devons avoir au prix d'une intervention intelligente de l'Etat (au fait qu'est-ce que l'Etat sans intelligence ?), les carrières qui comptent parmi les éléments constitutifs d'une civilisation, les carrières donc qu'une population peu nombreuse ne peut pas entretenir et qui sont cependant nécessaires à la prospérité de la cité.

Exemple : Dans aucun pays, même parmi les plus grands, l'aviation pourtant vitale et les carrières qu'elle appelle, n'ont pu naître et vivre sans l'état.

Autre exemple : Nulle part au monde l'archéologie et les vestiges du passé n'ont plus de raison d'être et d'importance relative qu'au Liban. Si nous voulons maintenir et développer un des plus beaux éléments de notre patrimoine, il faut que l'archéologie soit enseignée chez nous, que de jeunes gens libanais en nombre se passionnent, chaque année, pour une science qui fait de ce pays un des hauts-lieux de l'univers, et qui conduira de plus en plus vers les voyageurs et les savants.

A son tour, la médecine fait valoir ses droits. Qui contestera qu'il faille soutenir ici la science médicale par tous les progrès du laboratoire, et jusqu'aux plus modernes, et jusqu'aux plus coûteux, si l'on veut conserver au Liban, à part son prestige scientifique, une de ses principales sources de richesses.

Et voici la mer, le long de nos côtes qui nous invite à nous occuper d'elle, la mer que nous délaissions : pour faire renaître nos industries de la mer, l'Etat n'a-t-il rien à encourager, rien à entreprendre : marine à voile ou à moteur, cabotage (nous n'allons pas jusqu'à envisager de construire des navires pour l'Océan) ; pêcheries, viviers. Cela ne viendra pas tout seul. Mais, tout est mort depuis que des siècles de cette domination ottomane, qui s'est toujours méfiée de la mer, ont stérilisé nos rivages. Nous ne savons plus utiliser la mer. Pouvons-nous ignorer indéfiniment tout cela ; et nous borner à fabriquer ici, en série, on vous le demande, des intellectuels en chômage, des fonctionnaires sans fonction et des marchands sans clientèle. Si les circonstances ont contrarié un essor sérieux des Libanais vers d'autres horizons, il y a aussi, à l'origine de cette carence, un penchant pour le moindre effort, et une défaillance de l'imagination. C'est si simple, n'est-ce pas d'être fonctionnaire ou marchand ? Mais encore faut-il éclairer les parents, sur ce que leurs enfants peuvent faire et les aider à le faire. Il y a des risques que, livré à lui-même, un bon bourgeois ne consente pas à prendre, quand il s'agit de sa descendance. Et dans le peuple, il y a des vocations qu'il faut savoir découvrir.

Si l'on comptait, chez nous, les boutiques et les marchands, on se trouverait devant un chiffre déconcertant et devant un spectacle anarchique. Entassés les uns près des autres, les uns sur les autres, offrant par centaines en temps normal du moins, au même client, le même objet, ces citoyens innombrables donnent l'impression de végéter en jouant, toute la journée au jacquet, et cependant ils vivent. Mais, la menace qui pèse sur eux est grande. Si chacun d'eux n'invente pas quelque chose qui le distingue, tant soit peu, des autres, ils risquent tous d'être écrasés demain.

Cela ne veut pas dire que l'état de marchand ne doive demeurer le plus habituel chez nous ; une loi de nature nous l'impose. Maintenant, ce pays est fait pour la mer, pour la route et pour les échanges. Acheter, vendre, qu'il s'agisse de marchandises ou de services, cela paraît au plus grand nombre le plus facile ; et nos gens, ont pour cela reconnaissons-le, un don éclatant ; mais il ne faut pas qu'une concurrence folle se traduise par une anémie générale.

Si les commerçants libanais ne s'organisent pas, s'ils ne se disciplinent pas, s'ils ne se solidarisent pas, s'ils ne s'ingénient pas à créer quelque chose, ils vont vers des difficultés infinies.

Avec les fonctionnaires, le drame est moins mouvementé mais aussi inquiétant, pour eux- même et pour l'Etat. Lorsque les fonctions publiques se multiplient au détriment de la qualité, lorsqu'elles deviennent de façon trop fréquente le refuge de la médiocrité et de la paresse, alors cette carrière, ou mieux cette variété de carrières, qui devrait compter sur le plan civique et sur le plan social, parmi les plus actives, devient un péril pour la communauté tout entière. Un pays qui est mal servi, c'est plus grave qu'un particulier qui a de mauvais employés. Un fonctionnaire qui ne fait pas son devoir, c'est un homme qui pêche contre son pays. Au Liban la crise des carrières a fait de beaucoup de braves gens des fonctionnaires sans la foi, et de pas mal d'intrigants des fonctionnaires sans vertu.

Et petit à petit l'anarchie est venue. Au moindre concours les candidats sont innombrables ; à la moindre occasion, c'est un déluge de sollicitations ; cela ne vaut rien pour les citoyens et pour la cité !

Je relevais un jour que par les chemins indirects de la fiscalité et de la procédure, des fonctionnaires trop nombreux et d'un rendement insuffisant deviennent un danger public sur le plan de la natalité. Il convient de le rappeler plus ici. Un pays trop alourdi de fonctionnaires perd de sa vitalité et de son enthousiasme. Il n'a plus le cœur à l'ouvrage, et à la longue, envahi par les ronds de cuir comme les muscles par la graisse, il ne peut que s'effondrer.

Pour nos fonctionnaires, pour nos marchands, on peut mettre en cause jusqu'à un certain point, à leur décharge, l'état de nécessité en attendant d'inventer des remèdes. Le cas des intellectuels est autre. Nous sommes devant des carrières brillantes où l'on s'éteint parce qu'on n'arrive pas à montrer ses lumières. Comment faire, s'il vous plaît, pour que mille avocats trouvent ici le chemin de la gloire, ou tout au moins pour que nourris de Cujas et de Pothier ils ne meurent pas d'inanition.

Ah ! Si l'on pouvait obtenir que la science juridique, politique ou morale, ou sociale soit, chez nous, plus modeste, qu'au lieu d'éclater et de se récolter, elle consente à se souvenir qu'il n'y a pas de sot métier, et que les marchands de paroles peuvent utiliser leur science à d'autres fins, par exemple, qu'à remplir de leurs voix les prétoires. Un temps viendra où tout le monde pourra être licencié en quelque chose et se livrer à des travaux modestes, lire et commenter les classiques, après s'être passionné. La journée durant, pour quelque verger, ou vignoble, ou un petit élevage, et faire de la poésie sous les étoiles après s'être occupé de ruches ou de cultures maraichères.

Mais, maintenant, un licencié quel qu'il soit croit déshonorer la Faculté d'où il sort s'il ajoute un gagne-pain à son savoir, si pour vivre il ne fait pas le savant.

Au Liban, la première solution est dans l'humilité des porteurs de diplômes. Nos intellectuels pénétrés de leur importance, la vanité contribue à leur rendre la vie difficile. Beaucoup de choses se tempèreraient si les diplômés supérieurs se comportaient, ici, comme s'ils ne l'étaient pas ; s'ils allaient, par exemple, leur diplôme dans la poche, temporairement tout au moins, vers l'enseignement primaire ou le secondaire, vers les emplois modestes, vers cette foule de petites situations qui sont finalement l'armature d'un pays. Toute l'Europe, avant la guerre, était aux mains d'hommes de ce genre, hommes de science et de conscience qui, docteurs ès-lettres, par exemple, se contentaient d'humbles emplois de secrétaire, de précepteur, d'archiviste ou de correcteur d'imprimerie. Un peuple ne grandit par ses carrières que lorsque toutes prennent de la qualité en même temps. Nous savons tous que tout le monde, ici, se contente, malheureusement, de l'à peu près, et que le goût du fini, qui est une supériorité en soi, nous ne l'avons pas assez.

Si l'on veut que les choses s'arrangent, chez nous, alors aucune entreprise, aucun art, aucune carrière, n'est à négliger. Les Libanais ressemblent aux fleurs et aux fruits de leur terre : il n'y en a pas énormément du même type, mais par contre, suivant l'altitude et le climat, on voit des variétés en très grand nombre. Nous ressemblons à nos oranges et à nos pommes. Il est difficile d'en faire des articles de grande série, mais il y en a en petit quantité pour tous les goûts. De sorte qu'ici, il faut multiplier les professions en apaisant les ambitions, et former les jeunes à aimer leur métier ou leur art plus que l'argent gagné à tout prix. D'ailleurs, par le moyen et la qualité, les bénéfiques finiront par venir avec une clientèle étrangère considérable.

Dans le domaine des arts, l'effort et l'encouragement sont-ils suffisants ? il y a quelque vingt ans, il fallut une sorte de bataille rangée pour intéresser les pouvoirs publics à la musique. Un peu plus tard, ce fut la même aventure pour la peinture. On ne voulait pas se rendre compte, alors qu'en fait de carrières, la peinture à elle seule, par exemple, suppose le professeur, le peintre, le modèle, le marchand ; l'éditeur d'art, l'encadreur, le fabricant de couleurs, celui qui fait la toile, les palettes, les pinceaux, le vernis et le reste. Un art qui naît c'est une foule d'individus qui s'animent et qui

respirent, Pour la musique aussi, c'est toute la lyre : le professeur, le musicien, le chanteur, le fabricant ou le marchand d'instruments divers ou d'accessoires, l'éditeur de musique, l'accordeur, etc...

Qu'on remarque cela : les arts et les professions naissent et meurent ensemble. La formation du goût aboutit à la création de belles choses, et au bien-être des citoyens, mais aussi à un commerce actif, à la joie. Nous l'avons vu quand viennent les Barbares, tout périt avec eux.

La diversité des carrières, dans la mesure où l'art intervient, c'est le signe d'une ascension.

Du point de vue des carrières, il est interdit aux Libanais, en temps normal, d'avoir la vie facile ; l'espace leur manque à moins de quitter leur pays ; et c'est pourquoi l'émigration libanaise est allée si loin. Mais il est nécessaire que ces choses changent. Il ne sera pas dit que nos enfants, les plus audacieux, s'en iront et qu'il faudra, pour les rejoindre, faire périodiquement le tour de la terre. Une sorte de direction des carrières s'impose à notre effort ; elle ne serait d'ailleurs efficace que si les conseils d'un tel organisme étaient suivis, si ses disciplines étaient acceptées. Cela suppose, sans doute, un gouvernement extrêmement éclairé et digne de confiance ; cela suppose aussi, dans l'enseignement, de bout en bout, une formation civique et morale au-dessus de l'ordinaire. La recherche trop passionnée du gain ne fait ici que fausser le jeu. Les grands bourgeois et les bourgeois moyens de ce pays rendraient un signalé service à leurs concitoyens et à l'Etat s'ils sortaient leurs fils des sentiers battus, s'ils recherchaient pour eux des carrières plus rares et belles que simplement lucratives ; et c'est certainement le métier de l'Etat d'apporter son concours aux autres. Ainsi se présente, pour nous, cette grave question de carrières, avec le poids évident des servitudes et des fatalités qui, chez nous, contrarient à la fois les vocations et les libertés. Par rapport à l'Occident, nous sommes extrêmement défavorisés ; nous luttons à chances inégales. Et si le démon du commerce nous reprend, si l'attraction des échanges faciles nous fait renoncer à des luttes moins désintéressées, si d'offrir nos services nous procure le bien-être plus aisément que de philosopher, si toutes les Amériques et toutes les ..... nous proposent leurs séductions, la géographie, sous cet angle là, nous a placés dans des conditions particulièrement dures et défavorables. C'est que la nature nous a imposé, au lieu de rencontre des principales métaphysiques et des principales routes du monde, de redoutables contraintes.

Et cependant...il reste comme une sorte de réussite triomphale, que ce petit pays a assimilé l'univers historique sans se perdre, qu'il a servi de chaînon fraternel rapprochant, unissant les pensées les plus rebelles, les plus intransigeantes, les plus dispersées, qu'il a comme l'espace et la mer et l'aventure, autant et plus qu'aucun autre, et que le sort le voue avec tout cela aux démarches les plus modératrices et les plus sages, et que sa raison trouve dans son instinct même, des réactions si précises et si sûres qu'elle peut s'y fier sans trembler.

La vocation internationale du Liban, il y a des années que nous en parlons, et de toutes les manières. Il se trouve que chez nous les vocations individuelles sont trop souvent en conflit avec cette vocation collective ; l'étranger qui nous visite et l'étranger qui nous appelle, qu'ils soient d'Occident ou d'Orient, rendent inévitable une adaptation qui, sans cesse, est remise en cause.

L'aspect le plus permanent de notre existence en tant que peuple, c'est encore cette mobilité.

Pour terminer, nous quitterons les carrières de notre destin, et de nouveau nous tournerons nos regards vers le monde,

Ne vous semble-t-il pas que par des idéologies diverses, les vocations les plus certaines et parmi elles les vocations qu'on pourrait appeler héréditaires sont partout, aujourd'hui menacées.

On entendait dire, autrefois, on est médecin dans ma famille, on est soldat.

Voici que les carrières sont atteintes, à leur tour, par la rage du nivellement et de la série ; voici que les mieux doués, les mieux disposés se laissent aller à une indifférence, à une lassitude que les doctrines et les passions du temps présent expliquent. Pourquoi s'adonner aux arts, aux lettres, aux carrières de la fantaisie et de l'imagination, à l'art délicat de l'orfèvre, du verrier ou de l'ébéniste. Pourquoi s'appliquer à produire les merveilles que l'objet de luxe représente, si toutes ces belles choses doivent susciter, de plus en plus, l'envie, l'injure, la violence. Vous vous souvenez de la formule révolutionnaire : La République n'a pas besoin de savants. De quelles carrières les républiques modèles actuelles ont-elles besoin aujourd'hui ?

L'apparence montre assez qu'on les limiterait volontiers par sectarisme aux moins personnelles, aux plus courantes. Que fera l'Europe pour défendre la personnalité de l'homme de science, de l'artiste, du compositeur, du poète, même du magistrat et de l'avocat contre les menaces dont on nourrit ces citoyens contre les coups qu'on porte à leur liberté ?

Nous sommes loin d'une Renaissance, mais c'est à travers les plus sombres jours que les Renaissances se préparent.

Les hommes se laisseront un jour descendre ; un jour ils retrouveront le goût de leur libre arbitre et de leur libre choix. Ils revendiqueront le droit de chanter à leur guise, pourvu seulement que le chant soit beau et qu'il élève le cœur et l'âme. Aujourd'hui ce sont les libertés essentielles de l'homme qu'une liberté illusoire interdit. Toute la terre est à la recherche d'un équilibre. Cela veut dire aussi que toutes les carrières sont en jeu.

Puissent les plus exaltantes sortir vivantes d'une aventure où le nombre est contre elle. L'humanité traverse une vaste épreuve. Si le détachement n'est pas le fruit de l'amour, il ne peut être qu'un esclavage. Dans la contrainte, il n'y a que la tristesse et la nuit, huit conférences vous l'on dit de toutes les manières, mais toutes les carrières seraient belles dans les libertés naturelles et dans l'amour. Et tout le reste est littérature.